PRIX, QUATRE—SOUS. Quebec, 8 Avril, 1843. Vol. 4.—No. 67.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE, — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTERAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTERÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le veut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / WM. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 26 numéros et se devise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est *une piastre* pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les articles d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des Annonces. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion subsuivante* se fait au quart des prix ci-dessus,—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux enseigneurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LE TESTAMENT DU MARI.

I.

Félicien Morell et Maxime Dubreuil étaient deux amis, comme l'on n'en voit guère, par les amitiés qui ravagent le monde d'aujourd'hui ; avec eux, du moins, l'intimité du collège n'était pas un mensonge ridicule, et à vingt ans les deux inséparables dont je parle se trouvaient bien heureux d'une affection mutuelle qui avait commencé sur les bancs de l'école. Félicien Morell était riche et Maximilien Dubreuil était pauvre ; l'un apporta sa richesse dans la communauté amicale, et l'autre se hâta d'y mettre sa pauvreté toute entière ; ensuite, ils mêlèrent tout ensemble, le bien et le mal, les rentes et les dettes, la fortune et l'indigence, et ils partagèrent à la façon fraternelle des dévouemens d'autrefois.

Je me souviens d'un mot charmant de Maxime Dubreuil, et cette seule parole est à la fois le plus bel éloge que le puisse faire et de celui qui était pauvre et de celui qui était riche : les dépenses de Dubreuil étaient considérables ; une personne qui connaissait la nullité de ses ressources particulières se prit à lui demander un compte public de cette richesse apparente :—Monsieur, lui répondit Maxime, je n'ai rien, c'est vrai ; mais mon ami Félicien Morell a quelque chose, et j'en use.

Selon moi, cette réponse d'un honnête homme est d'une naïveté tout-à-fait sublime !

A vingt-cinq ans, fatigués de courir les folles aventures, et de laisser aux broussailles des chemins de traverse la toison d'or de leur galante jeunesse, les deux amis s'avisèrent de penser très sérieusement au mariage, qui est, dit-on, la bouffonnerie la plus risible de ce monde ; ils résolurent de s'en aller à la recherche d'une femme, chacun de son côté, en se promettant de se marier le même jour, à la même heure, dans la même église, avec deux jeunes filles également bonnes, également jolies, également douces, également parfaites, si c'était possible.....—Allez, cherchez !

La chasse au mariage ne fut pas longue : pour des chasseurs qui ont de l'esprit, de la distinction, vingt-cinq ans et de la fortune, il y a toujours çà et là, dans le parc réservé des demoiselles à marier, des tourterelles complaisantes qui ne songent même pas à fuir, des oiseaux charmans qui se font blesser à la première amorce ; avec ce gibier si facile, presque aveugle, qui ne s'effraie ni du chasseur ni de l'esclavage, le moyen de ne jamais tirer à poudre aux moineaux !

Un soir Félicien Morell et Maximilien Dubreuil échangèrent ainsi leurs petites confidences amoureuses :

—Ami ! s'écria d'abord Félicien, j'ai trouvé la séduisante femme de mes rêves !

—Ami ! s'écria à son tour l'heureux Maxime, j'ai découvert dans un coin du monde, la femme divine que j'avais rêvée !

—Celle que j'aime reçut Félicien, est une beauté incomparable !

—Celle que j'adore, répliqua Maxime, est une véritable Merveille.

—La mienne a vingt ans tout au plus.

—La mienne n'en a guère davantage.

—Je suis à peu près d'accord avec les parens de la fille.

—Tu es plus avancé que moi ; je ne suis d'accord ni avec la fille ni avec les parens.

—On m'aime, j'en suis sûr !

—On m'aimera je l'espère !

—J'ai le droit de le visiter chaque jour, à chaque instant, quand bon me semble, dans l'intimité de la maison paternelle.

—Je joue de malheur ; je ne l'ai vue que deux fois dans le salon d'une amie, chez Mme de Ferrière, et je n'ai pas encore le droit d'aller frapper à sa porte !.....

—Enfin, Maxime, l'ange que je vais épouser se nomme Mlle. Laurence Dalby.

—Dalby ?..... Elle se nomme Mlle. Dalby ?

—Sans doute.

—La fille d'un général de l'empire ?

—Oui.

—Rue de la Victoire, No. 12 ?

—Précisément.

—Eh bien ! juge de ma surprise, de mon regret, de ma douleur : l'ange que je voulais épouser, c'est Mlle. Dalby elle-même !

A ces mots, les deux amis baissèrent tristement la tête, en ayant l'air de rougir ou de s'effrayer l'un de l'autre ; au bout de quelques momens d'un morne silence, Maxime s'approcha de Morell et lui dit en tremblant, comme un coupable qui s'exécute de la meilleure grâce :

—Félicien, tu es riche, noble, amoureux et bien aimé ; tu épouseras Mlle. Dalby.... A tout seigneur, tout honneur ! Moi, mon ami, je suis pauvre ; je n'ai pas une grande fortune à défendre ; je n'ai pas de belle jeune fille qui m'aime et qui consente à m'épouser.... Reçois donc aujourd'hui mes embrassemens et mes adieux ! Je pars. Allons un peu de courage et laisse-moi faire.... Pas un mot, pas une larme.... Je remplirai mon devoir, et je pars demain !

La résolution de Maxime Dubreuil était irrévocable : le lendemain, pas plus tard, et en dépit des touchantes paroles de Félicien, il se mit bravement en route, pour aller tenter, je ne sais où, les dieux invisibles qui donnent le repos, le bonheur et la fortune.

Le mois suivant, le mariage de Mr. le baron Morell, avec Mlle. Laurence Dalby fut célébré à St. Roch, et Félicien oublia bien vite son ami, le pauvre Maxime, dans les secrètes séductions de sa compagnie amoureuse !

II.

Après trois longues années de cette molle paresse, de cette délicieuse solitude à deux, que l'on appelle la lune de miel, le jeune mari daigne se souvenir encore de ce compagnon dévoué, de ce proscrit amoureux que le sentiment du devoir avait chassé, avait perdu, avait tué peut-être. En cessant un jour d'être heureux, Morell recevra tout-à-coup le souvenir de cette amitié à l'épreuve de cette communauté fraternelle qui avait embelli des reflets de la poésie antique, les premiers temps de son indépendante jeunesse : un mal subit, une souffrance imprévue, lui rendit soudain la mémoire du cœur, et O'reste écrivit à son cher Pylade une lettre que vous allez lire :

" Maxime, mon brave Maxime, je te retrouve enfin, et ce n'est pas sans peine ! d'aujourd'hui seulement je sais que tu vis encore, et j'en remercie le ciel ! on m'assure que tu es à New-York, dans une maison de commerce, et je t'écris à la hâte ; j'ai besoin de toi. Maxime, et je viens frapper à ta porte.—Il n'y a pas de vrai bonheur sur la terre, et les heureux du monde sont forcés d'entendre, à leur tour, une voix terrible, celle de la douleur, qui lui dit, hélas ! en se moquant de leurs plaintes : tu es un homme !—L'homme qui te parle, Maxime, n'est-il pas bien à pleindre, je te le demande ? Naguère, j'avais une femme charmante, une fortune considérable, une santé parfaite, tous les bonheurs à la fois !.... Ma femme et ma fortune me sont demeurées fidèles, Dieu merci ; mais la santé m'abandonne ; la vie, qui me devient inutile, est une charge pour moi et pour la douce compagne qui m'aime ; le mal est sans remède, Maxime, je souffre ; j'étouffe, et je me sens mourir chaque jour !

" Autrefois dans les deux premières années de mon mariage, j'étais si fier, si heureux de ma belle et bonne Laurence ! J'aurais voulu pouvoir montrer à l'univers tout entier ma joie et mon orgueil !... Aussi, je courais le monde en riant, bras dessus, bras dessous avec ma Laurence, il me semblait si doux de la conduire, comme par enchantement, de fête en fête, de merveille en merveille, de surprise en surprise !... Aujourd'hui, Maxime, nous voilà relégués au fond d'une vilaine bastide de Marseille, où les médecins ont résolu de me traiter, à tout hasard, à grands flots.... j'allais dire à grandes doses de soleil et de poussière. Sans doute je mourrai à la chûte des feuilles, comme Millevoye, et tu devines bien que je vais retenir de mon mieux le dernier souffle de ma vie, pour t'attendre, pour te revoir, pour t'embrasser !

" Nous sommes seuls : ma femme qui ne te connaît pas, dit-elle, qui ne doit pas te connaître, te remercierait j'en suis sûr, d'être venu à son nide pour fermer les yeux d'un mourant ; tu dois être son ami puisque tu es le mien ; je le répète, Maxime : j'ai besoin de toi durant ma vie, et peut-être aurai-je besoin de ton amitié après ma mort. Viens donc, et que le souvenir de Félicien te conduise.

" Ton malheureux ami,

" FELICIEN MORELL.

" P. S. Je me rappelle que tu es pauvre et que je suis riche : voici un bank-note de cinq-cent livres sterling, je ne veux pas qu'une misérable question d'argent me fasse perdre une minute de ta présence, une seule parole de ta voix amie. A bientôt ! "

Quarante jours après l'envoi de cette lettre, Morell reçut la réponse suivante, par le service d'Angleterre :

" Mon pauvre Félicien, impossible de partir aujourd'hui, faute de place dans le paquebot anglais ; je partirai demain par le Courrier du Hâvre ; d'ici là, garde-moi bien ce que tu as de force, afin que je puisse te revoir.

" MAXIME DUBREUIL ".

Le proscrit amoureux ne se fit pas attendre ; un soir, aux derniers rayons d'un triste soleil d'automne, comme le malade se laissait bercer et endormir au bruit plaintif d'une élégie de Millevoye,